MES QUATRE VIES

Ma première vie fut la plus longue et me sembla éternelle de la naissance à l'adolescence. Une vie merveilleuse et magique, faite de découvertes étonnantes : les visages de femmes mère et grand-mère, leurs regards pleins d'enseignements et d'amour, les histoires, les contes et chansons, puis le jardin et ses fraises où vivait et fleurissait un monde d'oiseaux, d'insectes et de plantes, les fourmis les coccinelles, les mésanges, les pinsons... Les dimensions de ce monde jardin semblaient sans limites et interrogeaient ma conscience toute neuve.

Puis ce fut l'horizon de la Loire, notre fleuve sauvage qui coulait sous mes pieds nus dans l'univers. Quand on croit encore au Père Noël, les lignes imposantes des derniers bateaux lavoirs arrimés aux quais de Blois vous posent question : où va cette eau vive, claire et caressante, dont le murmure avec le chant du merle sera pour moi l'une des premières musiques de la création.

Je me souviens des problèmes mystérieux que me posait la vie durant ma prise de conscience enfantine. Mon horizon, bien que limité, me semblait immense, inexplicable. Loire, paradis de mon enfance, matérialisation de mes rêves d'explorateur. Le sable, les plages, l'eau vive et les trous d'eau calme, les îles, les caches de verdure dans les saules... j'y ai appris à nager, pêcher, braconner, camper.

Beaucoup plus tard, dans la même saison d'un été brûlant, j'y ferai tout à la fois : l'amour et la guerre. Je resterai fidèle à son lit de fraîcheur, si magnifiquement chanté par Genevoix : Loire maîtresse et non traîtresse, comme le veut la légende.

L'école m'offrit le livre de la vie. J'aimais l'école car j'étais avide d'apprendre et l'école m'ouvrait ce livre de la vie. Le C.E.P. qui à l'époque était le baccalauréat du pauvre, clôtura ma première vie avec la guerre 39-45 qui pour ma grand-mère Victorine était la troisième de sa vie. Elle s'endormit pour toujours en décembre 1939 en murmurant : "Mon Dieu faites que Lolo revienne, trois guerres pour mon cœur c'est trop! Petite Alice tiens-moi la main".

Ces treize années depuis ma naissance furent pour moi une éternité. Ce temps relatif, je ne le mesurais pas encore.

Ma seconde vie commença à quatorze ans avec la guerre, l'exode, l'appel du 18 juin, le ramassage des armes en bord de Loire, l'apprentissage de mécano de garage en montage de gazogènes, le froid du ciment et de la rue dans le dos, la faim dans les entrailles, le cambouis et le charbon de bois sur le corps, sans savon pour la toilette et les bleus, le billet de cinq francs à la fin de la semaine de soixante heures, l'absence du père, l'angoisse de maman Alice, les copains des auberges de jeunesse, la sélection des gars gonflés dont beaucoup seront fusillés et déportés, l'apprentissage de la guerre secrète, le pseudonyme et la bouteille incendiaire, la zone no-no en vélo, les passages clandestins, la presse clandestine...

Blois, Bordeaux, Bergerac et Toulon, le mousse mécanicien de la marine, la découverte du daltonisme, le retour à Blois. Les fusillés du 5 mai 1942... Adieu les

Ajistes, salut les F.T.P. Grèves patriotiques et parachutages. La fièvre du jour "J". Toujours à vélo le maquis des Teignières, Blois insurgée, Chambord. Les peuples heureux ont une histoire. Blois libérée, le front de l'Atlantique. Adieu Baraka. Lorient : dernier printemps de guerre, l'éternel retour. L'outre Rhin et nos cousins germains ; le compte des copains disparus, les derniers mots de Bernard Mazille me tenant la main : "Mousse soit gentil avec mes vieux !" Le compte et décompte : douze proches copains tombés souvent à mes côtés, les autres partis au crématoire... Ces cinq années de guerre secrète, impitoyables, cruelles, constituent bien une seconde vie, plus courte que la première, mais si terriblement différente qu'elle m'a à la fois meurtri et durci à jamais, m'a habitué très tôt à la mort brutale, m'a enseigné que la liberté n'est que le salaire du sacrifice absolu. Cette seconde vie s'est terminée par un immense bonheur au retour du bal de la liberté à Blois, un baiser échangé au pied d'un calvaire la nuit du 8 au 9 mai 1945, un baiser partagé avec l'âme soeur ma Gisou, celle qui restera ma compagne bien après l'an 2000.

Cette troisième vie qui commence sera une longue vie de travail et de lutte militante pour ces lendemains qui chantent "espérés" par le poète au cœur rouge Vaillant Couturier. Travailler et militer pour une société future, égalitaire et fraternelle c'est pour beaucoup l'utopie absolue. Mais l'espoir et l'utopie sont frère et soeur et riches en bonheur humain. Et la recherche de la vérité se suffit à elle-même.

Je vivrai donc durant plus de vingt ans dans ce bonheur, certitude pour une société idéale qui échouera, car l'homme, cet inconnu n'y est pas prêt.

Les trente dernières années de ma troisième vie furent très différentes des vingt premières. L'amour des miens, enfants et petits-enfants, m'a motivé pour un devoir de mémoire envers les nouvelles générations, un devoir fait d'écriture, de narration, de musée mémoire. Mais voilà que s'ouvre la fin de ma troisième vie. Gilbert, le camarade de mes vingt ans, le matricule 98.975 de Struthof et Dachau a terminé sa vie d'une balle au cœur le 24 avril 1994, pour le cinquantième anniversaire de sa déportation, après m'avoir dit : "tous ces sacrifices ont été inutiles, tous nos camarades sont morts pour rien, tout recommence, l'homme ne changera pas". Puis Michel, mon fils, porteur de mon pseudo de résistance a quitté ce monde, emportant avec lui les dernières joies de vivre de ses parents.

Beaucoup de ceux qui m'entouraient quand les balles nazies nous cherchaient partent à leur tour, usés par le temps. Et le vieux proverbe espagnol de mon grand-père Manuel me réveille chaque matin "Quand ton voisin se fait raser, prépare ta barbe !".

Mon vieux cœur déjà recousu peine à accompagner la pensée dans ses réalités. J'ai conscience, non plus de vivre mais de survivre. Cette impression de fin de vie est une quatrième phase d'existence, la dernière, celle du bilan.

Le jardin de mon enfance, les récits de grand-mère Victorine sur les loups en Sologne et les Prussiens sur la Loire de son enfance, la Chine parcourue en six provinces, le monde survolé et parcouru de San-Francisco à Vladivostok, de l'Irlande à l'Oural, me paraît petit, curieusement exigu. L'univers n'a plus de dimension, tout s'estompe, les visages et les noms.

L'émotion encore cependant quand je croise le regard d'un petit-fils, d'un compagnon de mes vingt ans, même regard, même visage, mêmes gestes de la main du verre au tisonnier. Alors je sais que c'est un signe, que la mort n'existe pas. Et les visages et les noms se confondent. Qui est vivant ou disparu ?

Est-ce un privilège ou une punition que de fermer les yeux le dernier de l'équipe, de la section, de la compagnie, du régiment. Comme moi, quelques survivants des "levés avant le jour" se posent la question.

Curieusement, il me suffit de passer à un carrefour, devant un bois, un vieux moulin en ruine, un pont saint Michel, alors je me retrouve dans ma première vie, sur mon premier vélo. J'ai suivi le grand-père Manuel sur douze kilomètres bordant le Beuvron, de Cellettes aux Ponts d'Arian. J'ai six ans mais je suis déjà grand. Plus loin, c'est ici que le feldgendarme m'a manqué de peu. J'avais obliqué vivement à gauche une nuit d'avril 44 et la rafale de l'Erma 42 a claqué sur le mur de droite. Plus loin encore, nous attendions ici les parachutages... "il a un vase chinois", "Peu de menthe, assez de citron". Comme l'attente fut longue ! Ceux de Londres pourront-ils venir cette nuit de lune ? Oui ils sont venus, ils sont même revenus vingt ans plus tard. Per et Thomy, Verity et Bob Large. On s'est embrassé, ensemble nous avons écrit nos mémoires, ensemble créé un lieu de mémoire pour ceux qui naîtront, continueront nos vies et poursuivront notre utopie de liberté.

Ceux qui continuent nos vies, nos nombreuses vies qui n'en furent qu'une seule, si longue, si large qu'il faut l'éternité pour la raconter. Mais la prière de la vie, la prière à la vie est la plus belle des prières.

Merci de l'avoir écoutée.

Raymond CASAS

Blois 16 février 2005